# Théâtre de l'Impératrice. Première représentation de la reprise de *Molière chez Ninon*.

Cette bagatelle, dans le temps où elle parut, avait pour objet de transporter sur la scène un tableau qui jouissait de quelque célébrité au Salon. Le peintre, en traitant un pareil sujet, avait de grands avantages sur le poète ; il lui suffisait pour plaire, de bien ordonner ses personnages sur la toile, et de les présenter chacun avec la physionomie et l'expression convenables : son art lui fournissait, pour atteindre ce but, des moyens presque sûrs ; il lui était facile, d'après les portraits originaux qui nous restent, de donner à ses figures cette ressemblance qui, pour le commun des spectateurs, est le mérite le plus piquant.

Le poète avait bien une autre tâche : en réunissant sur le théâtre tus ces grands hommes groupés dans le tableau, il n'avait point de couleurs pour les peindre ; point de portraits pour lui servir de modèle. Il n'y a point d'acteurs à Louvois qui ressemblent à Corneille, à Racine, à Molière, à Boileau ; point d'actrices, surtout, qui ressemblent à Ninon : l'auteur n'a pu leur faire changer de visage ; il n'a pu même leur faire changer de ton et de manière, et leur donner cet air imposant et ces traits prononcés qui caractérisent la vénérable antiquité. C'est ce qui rend le tableau fort supérieur à la pièce ; car je vois dans le tableau, Corneille, Racine, La Fontaine, Molière, Ninon, etc., et dans la pièce, je ne vois que Bosset, Clozel, Cauvin, Picard aîné, Dorsan, Mlle Delille ; ce qui n'est pas du tout la même chose.

On me dira : les personnages du tableau sont inanimés, ceux de la pièce vivent et parlent. C'est bien là le pis pour l'auteur de la pièce ; car s'il est difficile d'imiter le visage de ces hommes rares, il l’est bien plus encore d'exprimer leur esprit et leur arme, et il était infiniment plus aisé de les peindre sur la toile que de les faire parler sur la scène. L'auteur a pris en conséquence le sage parti de ne rien faire dire la plupart d'entre eux, ou de leur faire dire de ces riens que les grands hommes disent comme les autres dans la société, et souvent plus mal que les autres.

Corneille n'a qu'un mot à dire sur le sujet du *Tartuffe*; Racine raconte une anecdote insipide sur Corneille, et se plaint des critiques de Boileau ; Boileau ne fait que se justifier, et La Fontaine ne parle que pour dire qu'il ne se souvient pas de sa fable de *La Lime et du Serpent*. L'anecdote sur Corneille consiste dans une grande révérence qu'on prétend lui avoir été faire par le roi, en plein théâtre : cela est au moins douteux. Ce qui est bien certain, c'est que Louis xiv, s'il faisait de grandes révérences à Corneille, ne lui faisait pas de grands présents ; il voulut même lui ôter sa pension pour la donner à Boileau, et Boileau eut le courage et la grandeur d'âme de s'opposer à cette injustice. Tout le monde sait que le grand Corneille fut très négligé à la cour, parce qu'il n'était point courtisans : il eut mieux aimé sans doute être moins salué par le roi, et mieux récompensé.

La fable de *La Lime et du Serpent*, faite contre les mauvais critiques qui attaquent les chefs-d'œuvre des grands hommes, ne convient point aux hypocrites qui décriaient *Le Tartuffe*, non sou sous le rapport littéraire, mais du côté moral ; non pas comme une mauvaise comédie, mais comme un ouvrage pernicieux à la religion et aux mœurs. Ce n'était pas là une critique, mais une accusation, une dénonciation d'un délit public, faite au gouvernement et aux magistrats. Bourdaloue, qui fit cette dénonciation, n'était pas un *esprit du dernier ordre*; ce n'était pas n homme *bon à rien*, et qui *cherchait à mordre*; c'est le plus grand orateur de la chaire. Il a pu se tromper sur *Le Tartuffe*; il n'en est pas moins une des meilleures têtes, un des plus vigoureux esprits du siècle de Louis xiv.

Personne n'a pu encore réfuter les arguments de Bourdaloue contre *Le Tartuffe*: l'expérience a prouvé que depuis *Le Tartuffe*, les tartuffes se sont multipliés dans la vieillesse de Louis xiv, parce qu'alors le métier était encore devenu meilleur. C'est la régence qui a corrigé les hypocrites par le mépris de la religion ; mépris auquel, d'après les principes de Bourdaloue, *Le Tartuffe* avait singulièrement préparé les esprits.

Les petits auteurs superficiels qui n'ont aucunes vues morale et politiques, ne connaissent rien de plus important dans un état qu'un bon ouvrage de théâtre. Alors, aucune autre considération ne peut balancer dans leurs idées le mérite d'une comédie plaisante et bien écrite. Cependant, si une mauvaise farce telle que *Figaro* a pu donner une violente secousse à l'ancienne dynastie, et la faire pencher vers sa ruine, il est très probable que le chef-d’œuvre du *Tartuffe* a porté un coup mortel à la religion, comme le prétend Bourdaloue, en immolant au ridicule, dans la personne de cet hypocrite, les conseils, les maximes et l'esprit de l’Évangile. Ce n'est ici qu'une simple observation politique ; il reste toujours à savoir si la religion, même avec l'inconvénient inévitable de prêter trop souvent son masque aux fripons, n'était pas plus capable d'assurer le bonheur de la société, que l'espèce de philosophie qui a pris sa place, et qui a aussi ses abus.

Pour revenir à la fable du *Serpent et de la Lime*, cité hors de propos dans la pièce, les écrivains vulgaires ont coutume de se l'appliquer du beau côté : ils se regardent tous comme de grands hommes ; leurs ouvrages, jusqu'au moindre petit vaudeville, sont des chefs-d'œuvre que le temps même ne pourra jamais entamer : les critiques sont toujours pour eux des serpents. Cependant, si es grands hommes veulent être conséquents, ils doivent avoir plus de pitié que de haine pour ces pauvres serpents *à tête folle*, qui se rompent en vain les dents à ronger le fer, l'acier et le diamant de leurs monuments indestructibles. La colère et la rage des moindres auteurs contre la plus légère critique, pourraient faire douter qu'ils regardent leurs productions comme aussi solides et aussi durables qu'ils voudraient bien nous le persuader.

Dans cette compagnie rassemblée chez Ninon pour entendre la lecture du *Tartuffe*, ce sont les femmes qui parlent le plus : il faut en excepter Molière, le personnage principal. L'auteur lui fait débiter plusieurs tirades vigoureuses, avec un enthousiasme qui devient comique, quand on considère que c'est en causant avec sa servante que Molière déclame et s'exalte ainsi la tête. La bonne Laforêt, qui ne peut rien entendre à ce haut style, devrai peut-être regarder ces pompeux discours comme des accès de folie, si les servantes des poètes n'étaient pas accoutumées aux contorsions et aux extravagances de leurs maîtres.

Après Molière, la servante et Ninon tiennent le dé dans la conversation : Ninon pérore avec éloquence et avec grâce ; Laforêt, avec une franchise et une simplicité piquante ; la moderne Aspasie abonde en beaux sentiments, en traits galants et spirituels ; la servante laisse échapper d'excellentes naïvetés ; mais elle s'émancipe quelquefois, et abuse de la liberté qu'on lui donne, selon l'usage des anciens domestiques, dont les maîtres sont trop indulgents. Par exemple, je n'aime pas qu'elle s'établisse derrière le fauteuil de son maître pour *lui souffler s'il lit mal*. La caricature est trop forte : cette servante est déplacée dans une académie de beaux esprits ; elle rend son maître ridicule devant cette illustre compagnie ; elle compromet l'honneur de la société de Ninon ; et cependant on serait bien fâché que cette servante n'y fût pas : son rôle est comique ; et ans elle on n'aurait pour s'égayer qu'un misérable cafard, plus odieux que risible.

Il ne peut paraît pas vraisemblable que ce Saint-Alban, qu'on suppose être le secrétaire et le confident de M. le premier président, vienne chez Ninon uniquement pour se faire bafouer et berner comme un sot. Les auteurs en ont fait le plastron de tous les sarcasmes de l'assemblée ; les hypocrites ne sont pas si bêtes ; ils ne vont pas se fourrer parmi les gens qui se moquent d'eux : il n'y a rien à gagner là que des huées et des affronts. Comment peut-il venir dans l'esprit d'un des chefs de la cabale dévote, d'aller chez une femme galante, parmi les admirateurs et les amis de Molière, s'offrir au mépris et aux avanies ? Un homme de cette espèce n'avait pas besoin chez Ninon ; mais les auteurs avaient besoin de lui : c'est le bouc émissaire qu'ils voulaient égorger sur l'autel de Molière et de Ninon. Pour consommer leur sacrifice, ils font dire à ce malheureux toutes les sottises, toutes les inepties et toutes les absurdités capables de l'avilir et de le rendre ridicule. C'est une mauvaise manière de briller dans le dialogue, que de sacrifier un interlocuteur à l'autre. Saint-Alban est trop bas, trop niais ; Ninon et Molière ont sur lui trop d'avantage : s'ils l'eussent fait parler comme Bourdaloue, la partie eût été plus égale.

Ce qui est bien plus choquant, c'est la manière dont on parle dans cette pièce de l'illustre Lamoignon de Baille, alors premier président du parlement de Paris, et l'un des plus grands magistrats qui jamais ait honoré la France ; parce qu'en véritable homme d'état, Lamoignon regardait la représentation du *Tartuffe* comme dangereuse, méritait-il d'être insulté et diffamé en plein théâtre ? Convenait-i de présenter comme un cagot et un tartuffe, un personnage aussi respectables ? Comment a-t-on pu supposer, sur la foi d'un vieux conte apocryphe, que Molière, en annonçant la défense de jouer *Le Tartuffe*, avait outragé M. le premier président, par un jeu de mots indigne d'un honnête homme, par une équivoque perfide et calomnieuse ? Molière était trop sage ; il était même trop bon courtisan pour se permettre cet excès d'insolence à l'égard d'un des premiers fonctionnaires de l'état ; d'un homme estimé, chéri de Louis xiv, ami et protecteur des gens de lettres, célèbre par des vertus sociales qu'aucun tartuffe ne connut et ne pratiqua jamais ; d'un homme enfin consacré pour ainsi dire par les éloges et par l'amitié de Boileau.

Les auteurs ont poussé trop loin leur zèle pour Molière ; et moi aussi j'aime et j'estime infiniment Molière sous le rapport du talent : c'est assurément le plus parfait auteur comique que l'on connaisse ; et son *Tartuffe*, en particulier, est un chef-d’œuvre de l'art et du génie ; mais je suis convaincu qu'il y a dans le monde des objets plus intéressants encore pour l'humanité et la société qu'une excellence comédie. Molière lui-même n'eût pas voulu être loué aux dépens de la réputation et de l'honneur du grand Lamoignon : il eût rejeté avec horreur un encens souillé par la calomnie.

J'invite nos jeunes auteurs à se détendre d'un enthousiasme puéril, qui égare leur jugement, à peser un peu plus leurs bons mois, et à savoir un peu mieux ce qu'ils disent. Les jeux de la scène exigent une grande circonspection quand ils osent toucher à des sujets aussi graves :

Il faut même en chanson du bon sen et de l'art.

A plus forte raison en faut-il dans les comédies ; et rien n'est plus contraire au bon sens que la partialité et la passion ! Admirons le talent de Molière ; respections la sagesse et les lumières de Lamoignon. Molière qui composa *Le Tartuffe*, Lamoignon qui crut devoir en interdire la représentation, iront ensemble à la postérité la plus reculée ; l'un avec la réputation du plus grand des poètes comiques ; l'autre, avec la gloire du plus vertueux et du plus éclairé des magistrats.

Les bienséances de notre théâtre défendent de montrer au public une femme du caractère de Ninon, surtout quand elle conserve et affiche sur la scène les principes qui ont toujours dirigé sa conduite. On peut vanter tant qu'on voudra son esprit, sa beauté, ses grâces, ses charmes de sa société, la sûreté de son commerce ; mais on ne peut décemment produire au théâtre une femme qui avait abjuré son sexe ; une femme sans mœurs, qui ne différait des femmes publiques, que parce qu'elle se donnait, et ne vendait pas : une pareille femme, eût-elle encore mille fois plus d'agréments, est toujours méprisable aux yeux d'un honnête homme.

Il y a beaucoup d'exagération dans l'espèce d'apothéose que nos auteurs font à l'envie, d'une créature aussi équivoque ; ils érigent en héroïne, en divinité elle don aucun homme sensé n'aurait voulu faire sa femme. Quelle est donc cette philosophie qui attache tant de prix à des qualités frivoles, à la coquetterie, au don de plaire et de séduire, et qui compte pour rien la pudeur et les devoirs du sexe ?

On nous vante une courtisane d'Athènes, nommé Aspasie, célèbre par sa beauté, par son éloquence, par les hommages que lui rendaient le plus illustres personnages de la république, Pérciclès et même Socrate. Que veut-on conclure de là ? Que d'illustres personnages, et même des philosophes peuvent s'amuser d'une courtisane aimable ? J'en suis d'accord ; mais il ne s'ensuit pas du tout qu'une courtisane de cette espèce soit digne de paraître sur la scène française.

Il faut laisser les philosophes exalter les passions comme des vertus, et bâtir leur morale sur les mouvements de la nature et les désordres du cœur. On sait à quel ridicule excès ils ont port l'adoration et le fanatisme pour un théologien qui fit un enfant à la fille d'un chanoine, en lui apprenant le latin. L'Académie française retentit autrefois des éloges d'Abélard et de son écolière ; victimes très respectables de l'amour et du sentiment des savants ne devaient-ils pas s'intéresser particulièrement à ne séduction dont la science avait été l'instrument et le prétexte ?

Voilà bien des critiques ; mais elles sont plus morales que littéraires ; elles ne portent que sur un défaut de jugement trop ordinaires à des écrivains légers qui, pour un bon mot, vont blesser une foule de convenances. La seule observation qui tien e à la littérature, a pour objet une ressemblance trop marquée entre *Molière chez Ninon* et *La Maison de Molière*, imitation de Goldoni, qu'on joue quelquefois au Théâtre Français. Tout ce qui est relatif au *Tartuffe* se trouve également dans les deux pièces, et le rôle de Saint-Alban n'est qu'un diable copie de celui de Pirlon.

Du reste, MM. Dubois et Chazet, auteurs de *Molière chez Ninon*, ont parsemé cette petite comédie de vers agréables et brillants, de tirades éloquentes, d'une foule de saillies, de traits piquants et de mots heureux qui remplissent autant qu'il est possible le vide de l'action. Mlle Molière joue le rôle de Laforêt avec une naïveté très comique : ce rôle ne fait pas beaucoup d'honneur aux auteurs, puisqu'ils l'ont trouvé tout tracé dans *La Maison de Molière*; mais il fait singulièrement briller le talent de l'actrice, qui se montre très digne de jouer les servantes de Molière.

Mlle Delille, chargée du rôle de Ninon, s'en acquitte avec beaucoup de noblesse et de grâce ; mais telle est l'idée qu'on se forme des charmes de Ninon, qu'un pareil personnage écrase nécessairement l'actrice qui essaie de le représenter. Dorsan met beaucoup de chaleur et de fermeté dans le rôle de Molière ; et en général la pièce est jouée de manière à faire oublier au spectateur les inconvenances du dialogue et les réminiscences des auteurs.